

D'UN HUIT MAI A L'AUTRE
Sidi Bel Abbès, un demi-siècle
POUR LA VIE, LE TRAVAIL ET LA DIGNITE

(Sadek Hadjerès)

Par un heureux hasard, une action de solidarité, initiée par des citoyen(ne)s d'Algérie et de France, va se concrétiser aux alentours d'une date hautement symbolique.

Y a-t-il aujourd'hui en Algérie, meilleure façon de commémorer le 8 Mai 1945 que de rendre hommage à ceux qui construisent au milieu de l'hostilité et les obstacles ? Ceux qui avec courage empruntent la voie de la paix et de l'édification, que les massacreurs colonialistes de Sétif, Guelma et Kherrata auraient voulu il y a soixante ans fermer à jamais aux Algériens ? C'est la voie qu'essaient d'emprunter des millions de gens à qui la vie ne sourit pas. Ceux pour qui l'indépendance conquise n'a de sens que si elle permet d'assurer honnêtement leur quotidien, celui de leur famille et de leurs semblables.

Dans l'environnement difficile de notre pays aujourd'hui, l'élan de solidarité animé par des associations en Algérie et en France, m'a paru exemplaire d'aspirations et de courants profonds. Sa signification va plus loin que la seule mobilisation pour redonner à Soumicha, citoyenne, mère et travailleuse de Sidi Bel Abbès, un nouvel instrument de travail, pour remplacer le taxi de son mari décédé, grâce auquel elle avait pu survivre et faire vivre les siens dans la dignité.

J'ai donc voulu, par un retour sur le demi-siècle écoulé, illustrer comment cette action s'inscrit à Sidi Bel Abbas et ailleurs dans une longue tradition. Celle des batailles sur le terrain de la vie et des problèmes quotidiens, par où passe en fait le combat plus vaste et multiforme pour la démocratie, la justice sociale et le savoir vivre ensemble, trois conditions de la paix et du développement.

A travers trois générations, les concitoyennes et concitoyens de Soumicha n'ont pas baissé les bras, sachant que les menaces et les difficultés sociales sont plus dures encore pour les femmes que pour les hommes. Les flux et les reflux de ces luttes, spectaculaires ou non, donnent à réfléchir et à agir.

TRAVAIL FEMININ, CONQUETE DE L'INDEPENDANCE

Sidi Bel Abbès, au printemps 1980, dix huit ans après l'indépendance, trois mois après la disparition du président Boumediène. Moi même contraint depuis déjà quinze ans à vivre en clandestinité sous le régime du parti unique, je suis pour quelques jours en Oranie et de passage à Sidi Bel Abbès, l'ancien cantonnement de la Légion étrangère en Algérie. En fin de journée, à la sortie du travail de l'usine de montage électronique, le spectacle impressionnant des ouvrières et salariées rentrant chez elles m'emplit de bonheur.

Ce fut ma deuxième grande joie après celle que m'avait donnée la ville de Sidi Bel Abbès vingt six ans auparavant. Cette première fois, c'était le 8 Mai 1954. Je m'y trouvais pour suivre une conférence régionale de paysans et d'ouvriers agricoles (ceux là même qui les années précédentes avaient fait trembler les colons, leurs milices et les corps répressifs officiels par leur mémorable grève dans la région autour de l'ex Descartes (aujourd'hui Benbadis). Ce matin là, au réveil, le vieux camarade cheminot européen qui m'avait hébergé me dit après avoir entendu la radio: « on les a eus les chleuhs ! » (nom que les combattants français de la guerre de 14-18 donnaient aux Allemands d'en face).

Dien Bien Phu venait en effet de tomber aux mains des combattants de l'armée populaire vietnamienne. Par un merveilleux soleil printanier, la nouvelle avait transformé la physionomie de la ville. A l'inverse des 8 Mai des années précédentes, les rues ne résonnaient plus des musiques et des manifestations bruyantes des légionnaires, ils étaient restés consignés dans leurs casernes. Les Algériens qui d'habitude sortaient le moins possible ce jour anniversaire des massacres de Sétif et Guelma en 45, échangeaient de larges sourires et de chaleureuses poignées de mains : « Saha aidkoum », « lâkouba lina » (bonne fête, à nous le tour prochain). Nous nous sentions légers, libérés en esprit de la servitude coloniale. On était à quelques mois du 1er novembre 54.

Vingt six ans plus tard, une fois de plus en cette ville, je pensais qu'en effet, malgré les obstacles et les injustices, notre peuple commençait à recueillir les fruits d'une indépendance durement conquise, Sous mes yeux se déroulait la sortie d'usine des huit cent femmes travailleuses et salariées de la société nationale de montage électronique. Femmes voilées ou non, attendues par leur mari ou accompagnées par des amis, femmes seules prenant un taxi pour rejoindre leur domicile, d'autres partant en groupe à pied, toutes les formes possibles de sociabilité et d'habillement féminin étaient présentes dans une atmosphère détendue où dominait la satisfaction d'avoir un emploi.

Une propagande réactionnaire virulente, se réclamant de la religion mais minoritaire et sur la défensive, se déchaînait contre le travail féminin traité de "dévergondage". Les groupes qui menaient ces campagnes jouissaient de la curieuse mansuétude de certains cercles influents du pouvoir et du parti unique. On se souvient que Sidi Bel Abbes et sa région subissaient depuis des années la loi des patrons locaux du système de parti unique. Ils sévissaient sous la houlette d'un ancien ministre de l'Agriculture originaire de la localité et membre du clan parvenu au pouvoir après le coup d'Etat du 19 juin 65.

Mais ces courants de la propagande réactionnaire n'avaient alors qu'un impact marginal. D'abord parce que les agissements des roitelets de l'affairisme étaient contrebalancés par la politique d'industrialisation nationale du pouvoir central. Et

surtout, la majorité des familles se réjouissait des revenus tirés du travail salarié d'un de ses membres, parfois la seule personne au foyer à avoir trouvé du travail grâce à sa qualification. Ou bien les familles qui n'avaient pas eu cette chance espéraient qu'avec le développement économique leur tour viendrait pour l'embauche d'une des femmes ou filles de leur foyer.

DES ACQUIS FRAGILISES

Les prix mondiaux du pétrole connurent quelques années plus tard une chute brutale. Les effets de la récession économique au milieu de la décennie 80 s'ajoutèrent aux méfaits endurés par la population du fait des pratiques de rapine et d'arbitraire des mafias rurales et citadines. Il advint comme partout ailleurs dans le monde que l'emploi féminin fut rendu responsable du chômage des hommes. Ce fut l'une des raisons qui alimenta le choc en retour des tendances les plus virulentes de l'intégrisme islamiste des années 90, avec sa chaîne d'atrocités ponctuant les interdits vestimentaires et autres injonctions criminelles contre les femmes et leur activité sociale.

Ce n'était pas la première fois que Sidi Bel Abbès basculait vers l'autre extrémité de l'éventail politique. Du temps de la colonisation, la ville avait connu avant 1954 des réalisations remarquables en faveur de la population, avec un maire communiste européen, René Justrabo, élu dans le « premier collège » grâce aux travailleurs des importants Ateliers de chemins de fer de la ville et soutenu par les élus nationalistes du 2ème collège. Il en est resté plus que des souvenirs chez les enfants et petits enfants des bel-abbésiens de l'époque. Dernièrement, l'un d'eux confiait à Henri Alleg en visite en Algérie : « nous sommes fiers de la verdure et des parcs de notre ville. Et vous savez qui a fait ça ? C'est un maire communiste, Justrabo, mon vieux père m'en a parlé plusieurs fois ».

Après 1954, en même temps qu'une répression massive s'abattait sur la population et les militants patriotiques, ce maire fut interné plusieurs années au camp de Lodi puis expulsé d'Algérie par les colonialistes. La peur et la haine se donnaient libre cours auprès de la population européenne, alimentée par les gros colons ultra-colonialistes. Ils prenaient férocement leur revanche après le recul relatif qu'ils avaient subi pour leur collaboration avec les vichystes français et les nazis allemands pendant la deuxième guerre mondiale.

Ce genre d'oscillations était courant dans l'opinion européenne sur fond de pression colonialiste, à l'image d'autres localités, par exemple Bab el Oued (Alger). Elles se produisaient toutes les fois que la conjoncture socio-économique et politique en Algérie et dans le monde neutralisait une grande partie de cette population par la peur ou un attentisme inquiet vulnérable aux réactions chauvines et de haine raciales.

Le même genre de glissement s'est produit dans la majorité flottante de la population musulmane à la fin des années quatre vingt, au moment de l'irruption des fetwas et des injonctions de "la yadjouz" (ce n'est pas permis). Faute d'une culture politique, laminée ou pervertie par le pouvoir en place, leurs instigateurs ont visé et réussi à enflammer et intimider les gens, en exploitant leur foi sincère et leur sentiment de révolte contre l'esprit de prédation et l'arbitraire d'un système prétendument socialiste.

En plusieurs circonstances déjà avant l'indépendance, les oscillations socio-politiques s'étaient accompagnées de métamorphoses dans un sens ou un autre des modes d'habillement et des comportements dans les rues et les lieux publics. C'était un reflet des changements positifs ou négatifs survenus dans les conditions de vie, les espoirs vivaces ou déçus de la population. Dans la conjoncture de récession et de désarroi social à partir de la deuxième moitié de la décennie 80, le plus significatif n'a pas été en soi le déploiement spectaculaire de nouveaux accoutrements masculins (kamis robe masculine des islamistes), et des hidjabs (voiles féminins). Le plus important était les évolutions psychologiques et leurs causes profondes. Ainsi au cours de la décennie précédente, les commandos policiers ne pouvaient supprimer le mal de vivre de nos jeunes citadins en pourchassant et coupant leurs cheveux longs.

Sous les apparences des coiffures, le vrai problème a toujours été la révolte qui bouillonne sourdement dans les têtes et les coeurs de la multitude. Sentiments facilement récupérables à des fins politiciennes. Des gens ordinaires assoiffés de justice se sont mis à croire dur comme fer aux perspectives grisantes et aux slogans délivrés par des leaders encore plus dominateurs et aussi avides en avantages de ce monde que ceux du parti unique et de l'oligarchie dirigeante. Ils promettaient aux croyants le bonheur absolu dans l'au-delà, au prix de la revanche sanglante et de l'apocalypse dans le monde présent. On en connaît le résultats : usines, écoles, moyens de production et biens sociaux détruits, et plus encore les vies humaines, les esprits et les coeurs ravagés.

LES REPRESENTATIONS ET COMPORTEMENTS EVOLUENT

Une nouvelle oscillation se confirmera néanmoins peu d'années plus tard dans la même localité et partout ailleurs dans le pays. Tandis que la violence terroriste était endiguée à grand peine sur son propre terrain par le contre-terrorisme étatique ou para étatique, il se produisit dans l'Algérie profonde un tournant qui rappelle par certains aspects, quoique de façon moins spectaculaire, un tournant tout aussi décisif au cours de la guerre de libération. Les manifestations du 11 Décembre 1960 avaient alors stupéfié de Gaulle et les stratèges colonialistes. Elles avaient révélé à ceux qui la niaient ou en doutaient encore la foi patriotique active et ardente sous les voiles blancs des femmes "bougnoles". Au milieu des désastres humains et matériels de l'impitoyable

répression coloniale, elles s'étaient dressées en vagues impressionnantes dans les rues de nos villes avec les hommes et les enfants, les mains nues face aux blindés, aux hélicoptères, aux bataillons qui du coup ne savaient plus quoi faire de leurs armes. Manifestations géantes sans qu'aucune directive ne leur soit venue « d'en haut ». Les autorités du FLN, du GPRA et de l'ALN basées à Tunis, étaient depuis quelque temps désarmées par l'impasse du rapport de force militaire dans les maquis de l'intérieur et la paralysie de l'armée immobilisée aux frontières. Elles ne voyaient d'issue que dans « l'internationalisation » à la faveur d'une intervention militaire problématique (et à la vérité impossible) des Etats marocain et tunisien indépendants.

De la même façon au milieu de la tragique décennie 90, à Sidi Bel Abbès comme dans les autres grandes cités algériennes, le tournant se produisit lorsque les femmes en particulier, encore elles, bravèrent massivement les consignes des groupes terroristes leur intimant sous peine des châtiments les plus terribles de ne pas envoyer leurs enfants à l'école, de ne pas se rendre à leur travail et autres interdictions de la même eau. Toutes ces injonctions heurtaient profondément leurs traditions et leurs aspirations personnelles et collectives les plus intimes et les plus légitimes, aussi bien dans la vie publique que dans la vie privée.

Autrement dit, le tournant s'est produit lorsque la perception par les citoyens des consignes vestimentaires ou liées à des activités sociales a changé de contenu. Il leur est apparu de plus en plus que la forme imprimée à leur révolte contre les injustices du pouvoir en place était conçue dans la stratégie des apprentis talibans comme l'obligation d'adhérer à des comportements sociaux et personnels aberrants, qui révoltaient leur piété et leur sociabilité traditionnelles. Cette fois, les femmes voilées ou non, travailleuses ou non, attachées à des références sacrées ou profanes, quelles que soient leurs opinions sur les objectifs du pouvoir ou des islamistes, se sont retrouvées sur des positions concrètes convergentes pour rejeter dans les faits des consignes qui tournaient le dos au bon sens, à leur sensibilité humaine et à leurs intérêts vitaux.

Certes, la prise de conscience et la volonté de résistance au niveau des comportements n'ont pas mûri jusqu'à des positions politiques et idéologiques bien définies. A l'horizon, n'apparaissait pas pour eux d'alternative suffisamment crédible de sortie du cauchemar. L'attentisme a remplacé les espoirs mis précédemment dans la révolte messianique. Mais à leurs yeux, le tandem intégrisme-terrorisme n'était plus la riposte adéquate et salvatrice qu'ils avaient crue à l'oppression bureaucratique et à l'injustice sociale.

Il s'est produit ainsi à Sidi Bel Abbès la même évolution que dans le reste du pays, profonde quoique troublée par les nombreux signes de dégradation des mentalités dans la jungle socio-économique envahissante.

Les représentations dominées par des stéréotypes empruntés à la foi religieuse, les clivages encore vivaces de type identitaire tels que l'appartenance linguistique, clanique ou régionale, les affrontements des fondamentalismes idéologiques camouflant symétriquement des enjeux économiques et politiques ne disparaissent pas du jour au lendemain. Ils sont contrebalancés progressivement par des luttes et des clivages fondés davantage sur des intérêts concrets, objectivement tangibles et contrôlables, qu'ils soient corporatifs, de classe ou autres intérêts liés aux besoins de la vie quotidienne en société.

En un mot, l'espoir est suspendu au lent et profond travail de la société sur elle même. Cette évolution tectonique souterraine et sur la durée peut s'avérer positive ou négative, fructueuse ou contre-productive selon la façon dont les acteurs politiques et sociaux captent le souffle au long cours qui parcourt l'humanité à travers les siècles : le besoin irrépessible des êtres vivants de sortir de la faim, de la peur et de l'humiliation, en un mot le besoin matériel et moral de sécurité et de paix dans leur sens le plus global.

Merci Soumicha de nous aider à mieux comprendre cela par ta ténacité et l'élan de solidarité qu'elle a suscitée. Comme on dit, il ne reste dans l'oued après la crue que les grosses pierres. Ainsi à Sidi Bel Abbès comme ailleurs l'avenir pourra se reconstruire sur ses assises les plus validées par l'expérience, avec ses parcs et sa verdure, son agriculture et ses grandes entreprises remises sur pied, et surtout l'air vivifiant de « ennif wal fehama », le courage et l'intelligence des hommes et des femmes, valeurs combien plus sûres que tous les gisements pétroliers du monde.